

CHAPITRE 13 : CLAIR-OBSCUR

Le soir tombait et l'obscurité grandissait dans la vaste salle d'étude, très haute de plafond, où Aelenor aimait travailler avec ses proches. Les vasques à feu faisaient des cercles de lumière chaude, sans parvenir à illuminer l'ensemble de la pièce, qui restait comme striée d'ombre. Lorsqu'elle regardait Aumon, il lui apparaissait comme un tableau en clair-obscur. Toutes ses rides d'expression avaient disparu de son visage, et une partie de son épaule droite était noyée dans le noir. Il n'avait pas beaucoup changé depuis le temps où il lui avait confié les rênes du pouvoir - et cette permanence la rassurait.

- Je te remercie d'être venu si tard, Aumon. J'ai besoin de tes conseils.
- Tu me trouveras toujours à ta disposition. Tu n'as pas besoin de me remercier.

Elle s'arrêta un instant.

- Je te remercie pour ta fidélité.
- Ma fidélité ? A quoi donc ai-je été fidèle ? J'ai trahi tous ceux que j'avais côtoyés dans ma jeunesse.
- Ne te le pardonnes-tu toujours pas ?
- Non, dit-il après un silence en hochant la tête. C'est un rôle dont je savais que je ne sortirais pas indemne. Je ne me le pardonnerai jamais.
- Mais tu as permis la Révolution.
- En lui sacrifiant mon âme.
- Le referais-tu ?
- Je le referais, pour toi, sans hésiter.
- Pour moi ? Pas pour Albâtre ?

Aumon sourit.

- Beaucoup de gens te confondent avec Albâtre. Mais pas moi.

Aelenor sourit à son tour.

- Je me sens plus proche de toi que de toute autre personne, observa-t-elle comme pour elle-même.

Elle regretta d'avoir dit cela, mais cet aveu resserrait encore un peu leurs liens, et augmentait la douceur de l'instant.

- Nous n'étions pas si proches, du temps de la Haute-Ville, dit-il.

Aelenor chercha dans sa mémoire, où les souvenirs de la Haute-Ville, comme ceux d'un pays étranger qu'on n'a plus visité depuis des années, se massaient dans une contrée reculée. Elle avait toujours connu Aumon, qui l'avait précédée de quelques années à la Haute Ecole. Peut-être même avaient-ils été convives à certaines fêtes de la Chair, mais elle ne se souvenait pas de lui avoir jamais parlé à coeur ouvert.

- Keller est rentré de Port-Kharys avec une inquiétante nouvelle, dit-elle.

Elle avait coupé court aux confidences, et elle lut dans les yeux d'Aumon qu'il le regrettait.

- Tu n'en as pas parlé au Forum, observa-t-il.

- Non, je voulais t'en parler d'abord. Keller pense que la Fièvre Rouge est en train de se déclarer et qu'elle risque de se propager jusqu'ici.

- Il n'y a pas eu de cas depuis...

- Sept générations, dit-elle. Je me suis penchée dans les vélins d'Histoire en fin d'après-midi. Penses-tu que nous devrions prendre des mesures prophylactiques ?

- Fermer les portes de la Ville ?

- Oui. Organiser une quarantaine, et arrêter le courrier, le commerce. Informer la population des mesures d'hygiène indispensables.

- Cela va générer une vague de panique.

Aelenor haussa les épaules.

- Vaut-il mieux prendre un risque ?

Aumon posa le bout de son index sur celui d'Aelenor, presque sans y penser. Aelenor le regarda avec curiosité.

- Je pense que tu n'as pas besoin de moi pour cela, et que tu as déjà pris d'excellentes décisions toute seule, dit-il.

Aelenor regardait toujours le doigt d'Aumon, son ongle parfait, fin et soigné comme celui d'un Haut-Citoyen. Ce geste, dont elle avait perdu l'habitude depuis seize ans, avait été fait presque

machinalement, mais il était lourd de signification pour tous les deux. Il était un préliminaire codifié à un acte sexuel. Et Aelenor n'avait pas retiré sa main - ce qui signifiait, dans le langage érotique qu'ils maîtrisaient tous deux depuis leur puberté, qu'elle ne s'y dérobaient pas. La main d'Aumon glissa lentement vers la main d'Aelenor, qu'elle ouvrit, et il caressa doucement sa paume, y traçant des motifs circulaires avant de remonter à l'intérieur du poignet. Tout cela faisait partie du code, et Aumon ne s'éloignait pas de ce langage convenu - mais cela ne retirait rien à la douceur exquise de ses gestes.

Elle pensait à Keller, à leur dispute sans doute irréparable, à son silence obstiné, au naufrage de leur famille. Elle pensait aussi à cette infidélité qu'elle ne lui avait jamais pardonnée. Lui pardonnerait-il la sienne, faite en toute conscience ?

Aumon sentit sa réticence et souleva sa main pour rompre le contact. Sa pierre frontale répandit une lumière chaude, tandis que sa voix s'élevait, altérée, du grand silence qui les environnait.

- *Je t'offre mon amitié sans réserve et la nudité d'un sentiment sincère. Partage avec moi ce souvenir du passé et la douceur d'un instant menacé.*

Elle prit une profonde inspiration et décida de se laisser aller.

- *Que cet instant reste toujours dans l'ombre,* murmura-t-elle de sa voix de Verbe, et elle entraîna son vieil ami loin de la vasque à feu, dans l'une de ces zones d'ombre où les contours de toutes choses se noyaient, indistincts, et où tout prenait la couleur fantastique et irréaliste d'un rêve.

Lorsqu'elle s'éveilla, quelques heures plus tard, la nuit était déjà bien avancée et les vasques à feu ne faisaient plus que rougeoier dans le noir. Aumon avait eu la délicatesse de partir, et Aelenor se sentait paisible, dans cette solitude nocturne. Les yeux ouverts, elle écoutait les bruits imperceptibles de la nuit - le froissement des tentures, le souffle irrégulier du vent dans la dentelle des fenêtres, le crépitement de l'huile. Un grand calme régnait dans sa chair et dans son esprit. Surprise de n'être pas plus perturbée par ce qu'elle avait fait, elle se prit à méditer, et laissa son Esprit allumer doucement sa pierre frontale, pour atteindre l'état de conscience qu'elle souhaitait. L'âge avait alourdi et plombé toutes choses - l'albâtre avait lesté son corps, et elle était maintenant si lourde et si responsable que chacun de ses pas laissait au sol une empreinte profonde. Des

traces de tout ce qu'elle faisait et disait se trouvaient gravées dans le marbre, et tout son cheminement personnel, devenu indélébile, était inscrit dans l'Histoire.

Mais ces dernières heures, Aumon lui avait permis de remonter le cours du temps, et de se baigner dans le fleuve de jeunesse de la Haute-Ville de son adolescence. Les souvenirs lui revenaient, imprégnés d'insouciance, légers comme des bulles de savon. Elle se rappelait la merveilleuse virginité de ces instants - lorsque toutes les virtualités scintillaient dans le lointain, et que l'instant présent était une partition à écrire, merveilleusement vide, et prometteuse d'harmonies chimériques. Même son apostasie lui paraissait un acte léger - car il n'avait engagé qu'elle. Aujourd'hui, non seulement ses choix pesaient durement sur ceux dont elle partageait le sang, mais également sur toute une communauté. Le sang des morts, la joie des vainqueurs, la honte des vaincus, s'étaient agglomérés en elle, fondus en une pâte épaisse, qui avait durci tout son être.

Et sa chair de statue venait subitement de retrouver la fraîcheur et les tremblements d'une chair de femme.

Elle pensa à Keller, et se demanda, pour la première fois sans colère, ce qui pouvait bien motiver ce secret qu'il gardait en faisant tant d'efforts sur lui-même. Devait-il la discrétion à quelqu'un ? Mais à qui? Quelle était cette raison supérieure qui lui faisait trahir et son amour et sa Cité ? Pourquoi était-il allé aux Cités Portuaires? Elle sentait que depuis des années, Keller lui cachait quelque chose, et que ce secret avait édifié un invisible mur entre eux. Elle n'en était pas responsable, car il s'agissait de son choix à lui. Cette pensée la réconforta. Il était vrai qu'elle avait déserté le domicile familial, vrai aussi qu'elle avait entretenu une rancune. Mais elle n'était pas responsable de ce secret, qui constituait à lui seul une raison suffisante pour une lente séparation de fait. Cette faillite n'était pas la sienne.

Le Palais de la Gouvernance disposait de ses propres thermes, et elle s'y rendit, incapable de retrouver le sommeil. Cela faisait plusieurs années qu'elle dormait ainsi, par tranches de deux ou trois heures, incapable d'un repos prolongé. Son esprit en perpétuelle effervescence restait à l'affût derrière l'écran des rêves, et la rappelait au réel, impitoyablement, avec une régularité

d'horloge. Elle en avait pris son parti, et profitait souvent des heures silencieuses de la nuit, ou de celles, pures et tranquilles, du petit matin, qui lui offraient une bienheureuse solitude.

Dans les thermes, où la mosaïque blanche reflétait les lueurs dansantes des vasques, l'eau chaude fumait légèrement. Elle prit une inspiration et plongea la tête en dessous, en imaginant que l'eau emportait avec elle toute sa fatigue et tous ses doutes. Son coeur se comprima douloureusement lorsqu'en émergeant, elle vit, sur le bord du bassin, la silhouette d'un homme, à quelques mètres d'elle, dont elle perçut distinctement la malveillance.

Elle fit luire sa pierre frontale et cria presque de sa Voix de Verbe : « Arrière ! », et l'homme, avec une remarquable souplesse, recula jusqu'à l'encadrement de l'entrée.

Le sang d'Aelenor ne fit qu'un tour - elle se souvint simultanément de sa rencontre avec le Maître des Ombres dans les bois, de l'attaque des thermes, de la possession de l'iguane, et pensa obscurément qu'il s'agissait de Sornar. Elle projeta son Esprit, mais il n'y avait plus âme qui vive dans les environs immédiats. Elle se rhabilla en hâte, et sortit dans le péristyle. La clarté de la lune se découpait en bandes parallèles, entre les ombres des colonnes, et les palmes des arbres s'agitaient mollement au vent. Il lui sembla voir se déplacer une ombre, de l'autre côté de la cour - mais lorsqu'elle atteignit la porte d'entrée, qui béait, il n'y avait plus personne.

Elle resta là plusieurs minutes, le coeur battant, l'Esprit tendu. Et, au bout d'un long moment, elle perçut la présence de son fils, Artus, qui s'approchait d'elle par la rue.

- Artus, c'est toi ? murmura-t-elle.

Le jeune homme paraissait inquiet, et la serra dans ses bras.

- Tu vas bien ? demanda-t-il.

- Oui, mais il y avait un homme, à l'instant...

- Je sais. Je l'ai senti.

Aelenor fronça les sourcils.

- Que fais-tu là ?

- Je... Je sors de chez Gretel.

Aelenor sourit, soulagée. Elle se doutait bien qu'il y avait quelque chose entre eux deux, mais ignorait qu'ils fussent amants.

- Qui cela pouvait-il bien être ?

Artus regarda le visage chéri de sa mère, dont la moitié droite était plongée dans l'ombre du bâtiment. Il ne voyait que son oeil gauche, agrandi par l'inquiétude, avec ses petites rides au coin de la paupière. Il hésita un instant, puis utilisa l'Esprit pour la contraindre, avec tant d'art qu'elle ne le remarqua pas.

- C'est probablement un admirateur en quête d'aventure, ou un simple curieux qui a pris peur lorsque tu l'as surpris. Dans tous les cas, n'y pense plus. Concentre-toi sur la gouvernance d'Albâtre.

Elle secoua la tête, comme pour dissiper un léger vertige, et sourit.

- Tu as raison, ce n'est rien. Ne devrais-tu pas dormir, à cette heure ?

Artus sourit.

- Je crois que les insomnies sont de famille...

Elle sourit à son tour.

- Veux-tu entrer et bavarder un moment avec ta mère ?

Artus hésita. Il avait menti en prétendant sortir de chez Gretel - en réalité, il suivait Nox depuis presque une heure, et se sentait particulièrement affolé à l'idée que le garçon ait pu se rendre ainsi au palais pour surprendre leur mère. Il était partagé entre le désir de la protéger et celui de retrouver le fuyard. Mais il venait de perdre du temps et il était probable que Sornar soit à présent hors de portée.

- Volontiers, dit-il.

Ils traversèrent le péristyle et ne passèrent pas par les thermes, mais par le couloir, pour rejoindre la salle d'étude d'Aelenor. Après avoir versé un peu d'huile dans une vasque afin de ranimer la flamme, elle invita son fils à s'asseoir.

- Est-ce que tu as retrouvé ta soeur, finalement ?
- Oui. Elle n'était pas bien loin.
- Je suis désolée pour toute cette scène, dit Aelenor. Je devrais la laisser persiffler. Elle n'est qu'une enfant, et elle n'est pas responsable de la situation dans laquelle elle me place.
- La vérité trouve toujours son chemin pour apparaître, dit-il.

- Tu penses que ce que je lui ai dit était vrai ?
- Oui. Je pense que c'est la première parole vraie que tu lui aies adressée de sa vie.
- Mais cela était blessant.
- Certaines blessures sont nécessaires.
- Alors, tu ne me juges pas ?

Artus sourit.

- Non. Et avec Papa ?

Aelenor soupira et regarda dans le vide.

- Il y a un mur invisible entre nous. Un secret qu'il ne veut pas me dire. Sais-tu, toi, pourquoi il s'est rendu aux Cités Portuaires ?

Artus détestait le mensonge, et se jura de demander à Keller s'il n'était pas temps de tout lui révéler. Mais il ne se sentait pas en droit de le faire sans lui en avoir parlé d'abord.

- Pour ses recherches.
- Quelles recherches ?
- Sur des utilisations marginales de l'Esprit.

Aelenor réfléchissait, à sa vitesse habituelle.

- Il est encore obsédé par Sornar, n'est-ce pas ?
- Je ne sais pas, il m'en parle peu.
- T'a-t-il dit que la Fièvre Rouge s'est rallumée à Port-Kharys ?
- Oui. Que vas-tu faire à ce propos ?
- Je pense mettre en place une quarantaine pour les voyageurs qui arrivent, et suspendre momentanément le commerce et le courrier à destination de la mer.
- Cela semble sage.
- Mais laissons ces sujets fâcheux... Parle-moi de Gretel.

Artus changea de visage, et retrouva fugitivement l'expression qu'il avait petit garçon - une joie de vivre mêlée d'un intérêt passionné. Ce bonheur manifeste suffisait à Aelenor, et elle n'écoula que d'une oreille distraite tous les détails qu' Artus se mit en devoir de lui conter. Son fils que l'adolescence avait rendu parfois taciturne, et qui restait trop souvent dans l'ombre de son frère,

son fils qui refusait encore maintenant d'assumer le grand pouvoir spirituel qui était le sien, et qui la suppliait régulièrement de garder le silence à ce sujet, retrouvait enfin la lumière de son enfance. Il était étrange, pensa-t-elle, qu'on pût être à la fois, dans le même moment de l'existence, si heureux et si désabusé, si plein d'espoir et si plein d'amertume. Elle-même se sentait mortellement inquiète pour la Cité, heureuse pour son fils, d'une infinie tristesse lorsqu'elle pensait à Keller, et pourtant, pleine de l'espoir vague, et presque physique, d'une renaissance, qui avait été insufflé en elle par son indéfectible ami. Un Dit Essentiel d'Ireyn lui revint en mémoire, et elle se promit de le méditer au départ d'Artus : *La diversité sublime de la vie jamais ne se résout en l'Un.*

